

incontestable valeur, qui, pour acquérir les meilleures méthodes d'enseignement, s'inspirent aux sources mêmes de l'art, n'ont pas hésité à faire des sacrifices fort coûteux.

Ecrire plus longuement sur le compte de M. Martel serait superflu, n'est-ce pas ? Un homme de sa valeur ne se juge plus, il s'impose.

Pour ce qui est de madame Martel et de mademoiselle Leduc, ce sont aujourd'hui des artistes véritables et que vous jugerez à l'œuvre.

En somme, ce retour au pays est une bonne aubaine pour le Canada en général, et la ville de Montréal en particulier. Espérons que le public saura apprécier et récompenser des artistes de cette race et de ce caractère. A. A.

HISTOIRE DE L'ILE-AUX-COUDRES

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT JUSQU'À NOS JOURS,
AVEC SES TRADITIONS, SES LÉGENDES,
SES COUTUMES

Par M. l'abbé ALEXIS MAILLOUX

Vicaire-général du Diocèse de Québec.

CHAPITRE PREMIER

IDÉE GÉNÉRALE DE L'ILE-AUX-COUDRES.

(Suite)

On compte environ soixante-douze maisons habitées sur l'Île-aux-Coudres. On n'y rencontre point de mendiants, excepté ceux qui, des paroisses du nord, viennent y faire des quêtes qui produisent toujours un bon résultat, parce que les gens de l'île aiment à donner à ceux qui sont dans le besoin. Les habitants de l'île se rendent service dans toutes les circonstances. Si quelqu'un d'entre eux manque de quelque chose pour ses semences et pour d'autres besoins, il trouve toujours quelqu'un pour le lui prêter ou le lui donner. Les gages payés à ceux qui vont travailler aux récoltes des autres n'ont point varié depuis soixante ans. Les femmes ont ordinairement un chelin par jour, et les hommes trente sous, comme à cette époque reculée.

On vit assez à l'aise sur l'Île-aux-Coudres, et cela est dû, en partie du moins, à l'abondance du petit poisson que l'on prend dans les pêches, pendant l'été, à l'excellence des terres, et enfin à la sagesse des habitants, qui, pour une assez notable portion, n'ont pas encore adopté les dépenses du luxe dans les habits et dans les voitures. Quant aux améliorations en fait d'agriculture, elles ne font que commencer. Depuis cent ans, les habitants de l'île n'ont guère augmenté en nombre, parce qu'il n'y a pas moyen d'y faire de nouveaux établissements. L'excédant de la population est forcé d'aller s'établir en dehors de l'île. Les terres s'y vendent à très-haut prix et certainement beaucoup plus qu'elles ne valent, quoique, en général, elles soient assez bonnes et susceptibles de devenir beaucoup meilleures si elles étaient améliorées. Sur toutes les parties de l'île, les pommes viennent bien, et si les hommes prenaient la peine de planter des arbres greffés, la récolte des pommes serait très-abondante. Le climat de l'île est parfaitement sain ; jamais les chaleurs n'y sont très-grandes ; la santé s'y conserve bien et on y vit longtemps.

La culture des patates se fait sur une large échelle à l'Île-aux-Coudres. A part quelques petits endroits, tels que les fonds du bout d'en haut de l'île, la terre est très-propice à cette culture. On en récolte une très-grande quantité que l'on porte au marché de Québec, où elles se vendent bien, parce qu'elles ont la réputation d'être de bonne qualité. On élève sur l'île un grand nombre d'oies qui, dans le temps de l'automne, courent sur les rivages où elles trouvent leur nourriture.

Il n'y a sur l'Île-aux-Coudres ni ours, ni renards, ni loups-cerviers, ni bêtes puantes, ni écureuils, ni marmottes, ni

perdrix, ni suisses, mais bien certainement des maringoins, des puces, des punaises, des souris, des rats-musqués et des rats (1). Cette dernière espèce de bêtes, selon que nous l'apprend la tradition, furent mises sur l'île dès la découverte du pays, par les navires. Ces voraces rongeurs se sont multipliés de manière à devenir un vrai fléau pour les granges des habitants. Un d'entre eux me disait que, dans l'hiver de 1869, les rats avaient mangé au moins quarante minots de grains dans sa grange. Dans certains endroits de l'île, les rats et les rattes font comme les messieurs et les dames des villes, qui ont leurs maisons de campagne où ils vont passer la belle saison avec leurs familles. Ces rats et ces rattes et leurs enfants s'en vont passer l'été dans les côtes qui avoisinent les granges. Ils y ont des demeures spacieuses creusées bien avant dans la terre. De là, ils sortent pour se promener dans les champs, et dès que la récolte a produit du grain, ils mangent, avant le cultivateur, des fruits nouveaux. Quand les froids d'automne arrivent, et surtout quand la neige couvre la terre, ils reviennent dans les granges pour y vivre dans l'abondance. Il est arrivé quelquefois qu'ils ont eu l'insolence de s'établir dans la couverture des granges faite avec de la paille, et l'ont détruite entièrement. L'espèce de rats que les Français ont apportée sur l'île vient probablement de la Normandie, et sont d'une audace surprenante, d'une force remarquable et d'une finesse incroyable.

Puisque j'en suis sur le compte des rats qui ravagent les granges des habitants de l'Île-aux-Coudres, je me permettrai de rapporter le fait suivant, dont je garantis l'authenticité.

Mon père faisait marcher un moulin, qui ne pouvait moudre de la farine que quand il plaisait à Dieu d'envoyer du vent. C'est à l'heureuse époque où les habitants n'apportaient au moulin que du blé de première qualité. Or, on sait que les rats aiment singulièrement à manger du blé. Sachant qu'ils en auraient toujours en abondance, un nombre d'entre eux avaient pénétré dans le moulin et y avaient fixé leur demeure, comme le rat du bon Lafontaine dans un fromage. S'ils se fussent contentés de ne faire leurs dégâts que dans le blé ou la farine, toute criante qu'eût été leur conduite, cela eût pu se tolérer. Mais ils ne se gênaient d'aucune façon de briser les poches d'une manière très-désagréable. Pour remédier jusqu'à un certain point à leurs dégâts, il fallait avoir et des aiguilles et du fil en grande quantité, et la mère de famille ne pouvait suffire à en fournir pour raccommoder les poches coupées et brisées par les rats. Son fil à coudre et ses aiguilles disparaissaient comme qui dirait une chandelle allumée par les deux bouts. Cela ne faisait guère son affaire, et, avec raison, elle pestait contre les rats. Pour surcroît de déboire, les habitants se plaignaient à mon père de ce que leurs poches étaient brisées, et quelquefois même mises hors de service. Et, pour comble de désolation, les autres mères de famille grognaient sans cesse parce qu'elles ne pouvaient suffire à faire de nouvelles poches, ou à raccommoder celles qui revenaient du moulin.

Comme on le comprendra sans peine, cet état de chose était devenu insupportable, et il n'y avait pas moyen d'y remédier sans déclarer la guerre aux rats. Tout bien pesé, c'était, s'il en fût jamais, un vrai *casus belli*.

Un soir donc, mon père nous assembla, nous dit de nous préparer à la guerre, et que le lendemain matin, sans faute, on lèverait le plancher du bas du moulin, et qu'une guerre sans merci devait être faite aux rats.

On ne parlait alors ni de fusils à aiguille, ni de chassepots, ni de mitrailleuse. Il ne pouvait donc être question de nous en armées. Mais comme nous ne voulions pas faire comme les Français qui ont déclaré la guerre aux Prussiens sans être préparés, nous eûmes soin de faire nos

(1) Deux castors ont été tués sur l'île, depuis qu'elle est colonisée. Le dernier a été pris il n'y a pas un grand nombre d'années.

préparatifs avant de nous mettre en campagne. Après avoir tenu un conseil de guerre, comme autrefois le grand roi Nabuchodonosor, comme il est rapporté dans le livre de Judith, il fut résolu unanimement que nous préparerions de bons et solides gourdins de bois franc. Et ce qui avait été résolu se fit sans délai. Tout le temps de la veillée fut employé à arranger ces gourdins, dont chacun de nous, comme armes de rechange, devait avoir au moins deux, dans l'appréhension bien fondée de manquer d'armes et de nous trouver dans la position où se virent les braves soldats français à Sedan.

Toutes nos armes, mises en bon ordre, furent placées dans un coin de la maison, et ce ne fut qu'alors que nous allâmes prendre du repos afin de rafraîchir nos forces pour le combat du lendemain, où, comme les Français à Sedan, nous appréhendions de nous trouver un contre dix.

Le soleil était à peine apparu sur l'horizon, que nous étions debout et animés d'un courage indomptable ; car, nous le comprenions, il fallait vaincre ou être dévorés par des rats normands.

Au signal donné, nous nous emparâmes de nos gourdins et nous nous rendîmes au moulin, bouchâmes tous les trous pratiqués par les rats sous le mur du moulin, qui était bâti en pierres. Cette opération terminée, nous entrâmes dans le moulin, non sans éprouver certains battements de cœur, comme un jeune soldat qui, pour la première fois, offre sa poitrine aux balles. Les portes fermées sur nous, pour nous ôter la pensée de fuir, les poches de farine transportées dans le second étage du moulin, l'escalier qui y conduisait retiré, nous commençâmes à enlever le plancher de bas du moulin. Nous n'étions que trois enfants, et pas un de nous n'avait alors de la barbe au menton ; mais, par l'ardeur qui nous animait, nous valions bien dix grands barbichons pour ce genre de combat.

Nous étions convenus que, quelque provocation que pût nous faire l'armée ratière, nous ne devions pas frapper un seul coup de nos gourdins avant que tout le plancher n'eût été enlevé et mis dans un endroit où les rats ne pourraient se cacher et se dérober ainsi aux redoutables coups que nos jeunes bras devaient leur porter. Cette dernière opération terminée, il fut question de prendre en nos mains les redoutables gourdins dont les coups allaient frapper sur les rats aussi prestement qu'un orage de grêle. Enfin, placés à une certaine distance les uns des autres pour ne pas nous assommer de coups, le mot électrique : *jeu ! jeu !* se fit entendre et le combat s'engagea. Ce fut une mêlée incroyable, un tintamarre affreux, des cris épouvantables. Les rats criaient, nous criions plus forts que les rats ; on n'eût à peine entendu Dieu tonner, et les coups de gourdin s'abattaient sur le dos, sur la tête, sur les jambes, partout, enfin, sur les rats, qui tombaient, se relevaient, retombaient encore, montaient après nos habits, cherchant à nous mordre, et retombaient une seconde fois pour ne plus se relever.

Cette étrange mêlée dura pendant une grosse heure. Car il fallait engager un combat avec chacun de ces bandits qui ne cessaient de résister qu'une fois assommés sous nos coups. Bientôt le champ de bataille fut jonché de cadavres mutilés, brisés, défigurés, ensanglantés, comme si une dizaine de mitrailleuses eussent fauché les bataillons de l'armée prussienne.

Nous nous arrêtâmes quelques moments pour contempler notre glorieuse victoire et respirer un peu. Puis nous comptâmes les morts ; car il n'y avait que des morts, défense nous ayant été faite de faire un seul prisonnier.

Nous comptâmes donc quarante cadavres sur ce triste champ de bataille. C'était une victoire remarquable et digne d'être inscrite à côté de la bataille de Châteauguay.

Après avoir repris nos sens, nous nous aperçûmes que notre tâche n'était pas finie. Restait encore le foyer de pierres, placé à l'entrée de la petite cheminée du moulin. C'était la forteresse des rats. Il fut résolu de la démolir de fond en comble. Les pierres en furent arrachées, et, à notre

grande surprise, nous y découvrîmes tapi dans un coin, un énorme rat qui nous fit véritablement peur. Il était (chose qui peut-être ne s'est jamais vue depuis que le monde est ce monde), il était, depuis le bout de la queue jusqu'à l'extrémité de son nez, il était blanc, blanc comme de la neige du mois de janvier. Il avait un aspect féroce, nous montrait ses longues dents, nous regardait avec des yeux effrayants et semblait nous défier et se moquer de nous. Mais la victoire que nous venions de remporter nous avait rendus intrépides, et comme nous l'avions fait de ses complices de brigandage, nous l'assommâmes par trois coups de bâtons à la fois. Il était énormément gros. Je ne me rappelle plus si nous en avons mesuré la longueur, mais le souvenir qui m'en est resté me fait croire qu'il était aussi gros qu'un moyen chat.

La mort de ce dernier ennemi des poches nous donnait une victoire complète. Il ne fut pas question d'enterrer les morts. Nous allâmes les jeter dans le courant du fleuve.

Depuis ce temps, les rats n'osèrent plus revenir dans le moulin, tant la leçon que nous leur avions donnée avait fait impression sur ceux qui ravageaient les granges des habitants de l'île. Notre grande victoire eut les plus heureux résultats : les mères de famille ne grognaient plus contre les poches qui revenaient du moulin ; et leur fil ne fut plus dépensé pour boucher les trous faits par les rats.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES D'EUROPE

L'attitude respective de la Russie et de l'Angleterre n'est guère plus rassurante que dans la période qui a précédé le traité de Berlin. L'armée russe se resserre devant Constantinople, et la flotte anglaise rapproche son poste d'observation ; les relations s'enveniment et vont presque jusqu'à la menace. Tandis que le czar rappelle ses officiers en congé, le chancelier de l'Échiquier britannique déclare que la guerre est possible. En même temps, la Turquie semble avoir le dessein secret de provoquer de nouvelles complications. Enfin, la situation redevient à peu près aussi tendue que lorsque l'armée russe n'était plus qu'à une journée de marche des portes de Constantinople. L'anxiété renaît en Europe, et, d'un jour à l'autre, on peut craindre de voir éclater de nouveau une guerre qui, cette fois, ne serait plus limitée entre la Russie et l'empire ottoman.

Le cardinal Cullen, archevêque de Dublin, est mort. Cet éminent prélat est né au commencement du siècle, et quitta son pays très-jeune pour aller étudier à Rome, où il demeura une trentaine d'années. Il a été longtemps recteur du collège irlandais à la Vie Éternelle, et membre de plusieurs congrégations ecclésiastiques.

Après la mort de l'archevêque d'Armagh, Mgr Crolly, le Dr Cullen lui succéda et fut nommé, par Pie IX, primat de toute l'Irlande, en 1850.

Il fut, l'année suivante, transféré au siège de Dublin, à la mort du Dr Murray. Il fut un des instituteurs de l'Université catholique à Dublin, et en fut toujours le plus ferme soutien.

Il reçut le chapeau de cardinal en juin 1866, et eut l'honneur d'être le premier évêque irlandais qui ait jamais été revêtu de cette dignité depuis la réforme.

Le jeune roi d'Espagne, Alphonse, a été victime d'une tentative d'assassinat, vendredi dernier. Un homme en blouse a tiré sur lui et l'a manqué. Il a été arrêté et il a avoué faire partie de l'Internationale et avoir depuis longtemps prémédité son attentat. C'est un jeune homme de 23 ans ; il s'appelle Moncasi.

Ça paie et c'est satisfaisant d'aller acheter un capot en pelletterie, un casque, un manchon, un sell quelconque, etc., etc., etc., chez

CHS. DESJARDINS & CIE.

615, 637 et 939, Rue Sainte-Catherine.

Montréal.